

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

**La double
expérience
de Catherine
Benincasa**

(Sainte Catherine de Sienne)

par

ROBERT FAWTIER

de l'Institut

ET LOUIS CANET

PARIS **nrf** 1948

5, rue Sébastien-Bottin

Librairie Gallimard





*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1948.*

*A celles qui, dans les jours sombres,
ne désespèrent jamais,
A la plus chère de toutes,
son père
et l'un de ses plus vieux amis.*

R. F. et L. C.

AVANT-PROPOS

Aux temps heureux et hélas! lointains où j'étais membre de l'École Française de Rome, j'ai consacré trois années laborieuses à recueillir les textes et les renseignements concernant l'histoire de sainte Catherine de Sienna. Dans deux gros volumes, indigestes et de pure érudition¹, j'ai passé au crible d'une critique, que d'aucuns ont trouvée impitoyable, les matériaux ainsi rassemblés. La première réaction à mes conclusions a été vive, parfois même d'une violence de ton touchant au comique, mais mon travail a eu un résultat appréciable : on s'est occupé sérieusement du personnage que l'on m'accusait, bien à tort, d'avoir voulu mettre en pièces. Il s'est fondé une Società internazionale degli Studi Cateriniani, dont naturellement on ne me pria point de faire partie. Cette société, lorsque le gouvernement mussolinien eut — on comprend mal pourquoi — adopté la sainte tertiaire comme patronne, fut largement subventionnée et se trouva en état de publier de façon commode, sinon toujours parfaite, les textes qu'il m'avait fallu aller chercher dans les bibliothèques et les archives italiennes et autres². L'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo entreprit enfin cette édition critique de la correspondance de la sainte, que j'avais appelée de mes vœux. Le tome I de cette édition a paru en 1940³. Les tomes suivants paraîtront... un jour, espérons-le.

1. R. Fawtier, *Sainte Catherine de Sienna. Essai de critique des sources*, t. I, *Sources hagiographiques*, Paris, 1921, in-8°, xv-243 pp.; t. II, *Les œuvres de Sainte Catherine de Sienna*, Paris, 1930, in-8°, viii-375 pp. [Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, fascicules 121 et 135.] Il sera renvoyé à ces volumes par les références : Fawtier, I, p. ...; Fawtier, II, p. ...

2. *Fontes Vitæ S. Catharinæ Senensis historici cura et studio M. H. Laurent, O. P. et F. Valli*. I. *Documenti*, Firenze, 1936, in-8°. (Références : *Documenti*, p. ..., n° ...)

IV. *I Miracoli di Caterina da Jacopo da Siena di anonimo Fiorentino*, Firenze, 1936, in-8°. (Références : *Miracoli*, p. ...)

IX. *II processo Castellano*, Milano, 1942, in-8°. (Références : *Procès*, p. ...)

XX. *I necrologi di San Domenico in Camporeggio*, Firenze, 1937, in-8°. (Références : *Necrologi*, p. ..., n° ...)

XXI. *Tractatus de ordine FF. de Pænitentia S. Dominici di F. Tommaso da Siena*, Firenze, 1938, in-8°. (Références : *Tractatus*, p. ...)

3. *Epistolario di Santa Caterina da Siena*, a cura di Eugenio Duprè-Thésieder, t. I, Roma, 1940, in-8°, cxi-363 pp. [Fonti per la Storia d'Italia pubblicate dal R. Istituto Storico Italiano per il Medio Evo. Epistolari, Secolo XIV.]

Et les années ont passé. Et l'on s'est aperçu que, loin de démolir, j'avais, si j'ose ainsi dire, dégagé des fâcheux ornements dont on l'avait affublée sous prétexte de l'embellir, la personne de sainte Catherine. On commençait à y voir clair; et les travaux publiés depuis la parution de mes deux volumes de critique ont incontestablement marqué un progrès dans notre connaissance de cette femme admirable.

Je n'avais jamais eu l'idée d'utiliser, pour écrire une histoire de sainte Catherine de Sienna, le travail critique que j'avais fait. Diverses circonstances m'amènèrent, en 1937, à m'intéresser de nouveau à la sainte siennoise, mais sans idée de publication. En 1941 je me laissai pourtant aller à prendre l'engagement, d'ailleurs à fort long terme, d'écrire, moi aussi, une vie de sainte Catherine.

Le 29 avril 1942 mon sommeil fut interrompu par un coup de sonnette fâcheux, et trois sbires de la Gestapo me vinrent cueillir à domicile. Ils faisaient leur métier, j'avais fait mon devoir. A neuf heures du matin la porte d'une cellule de la prison de Fresnes se refermait sur moi. J'eus le loisir d'y méditer, pendant dix mois de solitude absolue suivis de six mois de cohabitation souvent sans charme, sur les inconvénients qu'il peut y avoir à résister à l'envahisseur. Mais quand je fus seul avec moi-même, je me souvins que le 29 avril, jour de mon arrestation, était précisément celui où l'Église fête sainte Catherine de Sienna, le jour anniversaire de sa mort, à Rome, en 1380.

Cette étrange coïncidence m'amena à penser (car que faire en prison à moins que l'on ne pense?) qu'il y avait là un moyen de m'assurer si, en me livrant à mon travail critique, j'avais fait œuvre méritoire ou non aux yeux de la sainte. Si je me tirais vivant de cette affaire, je serais en droit de croire que j'avais eu raison. Et je me promis, s'il m'était donné de conserver la vie et la liberté, d'écrire cette vie de sainte Catherine de Sienna dont j'avais fait l'aventureuse promesse.

Je quittais Fresnes le 31 août, sans avoir été fusillé. J'allais à Romainville, où je fus bien près de l'être. Puis ce fut le camp de Sarrebrück, de sinistre mémoire, et celui de Mauthausen, pire encore. Le 24 avril 1945 je mettais le pied sur le sol hospitalier de la Suisse.

Je tiens donc ma promesse. Je paie ma dette, mais en monnaie de bon aloi. L'un des grands mérites de sainte Catherine de Sienna est sa complète sincérité. Elle a aimé par-dessus tout la Vérité. Elle a droit à celle-ci. Le lecteur ne trouvera donc pas ici un récit d'édification; ou plutôt, s'il est édifié, ce sera par les faits qui lui seront exposés, sans intention de l'édifier ou de le scandaliser, avec le seul désir de faire revivre sous ses yeux la sainte telle qu'elle a été, dans la mesure où les documents nous permettent de le faire. Quand les documents manquent, nous le dirons. Ceci est un livre d'histoire et non une pieuse légende.

Une difficulté se présentait pourtant à l'exécution de mon projet. Si j'ai appris, tant bien que mal, mon métier — difficile — d'historien, je ne me suis aucunement préparé pour une étude de la mystique catherinienne.

Or Catherine est une très grande mystique. Il était impossible de raconter sa vie sans donner à sa vie intérieure la place considérable qui lui revient. Je m'estimais capable, à l'extrême rigueur, de redire l'expérience humaine de la sainte. Je n'en pouvais faire autant pour l'expérience divine.

Heureusement mon ami M. Louis Canet a bien voulu, en souvenir du temps où nous habitions sous la corniche du palais Farnèse, se charger de cette tâche délicate. Mieux que personne il était désigné pour nous initier à une vie religieuse aussi intense; nous révéler les influences subies par Catherine, clarifier et unifier pour nous une pensée, parfois obscure et qui se manifeste sous une forme décousue. Je tiens à l'en remercier et je suis convaincu que c'est à cette partie du livre que les lecteurs prendront le plus d'intérêt¹.

Nous avons travaillé indépendamment, pour ne pas nous influencer. Puis nous avons revu ensemble nos manuscrits, pour éviter les redites. Mais chacun de nous, s'il garde la responsabilité de la partie traitée par lui, se joint à son compagnon pour endosser la responsabilité de l'autre.

En conclusion, je reproduirai les lignes par lesquelles, en 1929, je terminais le second volume de mon étude critique des sources : « Nous souhaitons que nos études contribuent à faire apparaître, à travers le personnage créé par les hagiographes, la véritable sainte Catherine de Sienne. Elle plaira peut-être moins aux docteurs et à ceux pour qui le succès est tout, mais elle sera plus conforme à la vérité. Étant plus vraie, elle sera plus humaine; étant plus humaine, sa sainteté apparaîtra mieux... Car la sainteté n'est pas le fait des politiciens et des diplomates, et rarement celui des docteurs. C'est le privilège des âmes d'élite pour qui comptent peu les honneurs et la science, mais dont le cœur est rempli de l'amour de Dieu et des hommes. « Qui a amour a douleur », a écrit sainte Catherine. C'est par l'amour et la souffrance que les âmes arrivent à Dieu; c'est là et là seulement qu'est la sainteté, non dans la théologie et dans la politique². »

Janvier 1947.

R. F.

1. Le lecteur ne se devra pas étonner de la différence qui existe entre l'annotation des deux parties. Pour la première, l'existence des deux volumes, dans lesquels se trouvent, en quelque sorte, justifiées les assertions de l'auteur, a permis de restreindre cette annotation au strict minimum, en se contentant de renvois numériques aux textes cités. Il n'en était pas de même de la seconde partie, pour laquelle aucun travail du même genre n'existait et qui, par sa nature même, nécessitait la reproduction, en note, de nombreux textes et de nombreuses références.

2. Le R. P. Laurent O. P. a publié dans la *Vita Cristiana*, 1940, un *Saggio di Bibliografia Cateriniana* qui nous dispense de donner une bibliographie. Le lecteur désireux de se renseigner plus abondamment est prié de s'y reporter.



PREMIÈRE PARTIE

L'EXPÉRIENCE HUMAINE

LUST : ...L'esprit souffle où il veut.

FAUST : Erreur commune, l'esprit souffle
où il peut, comme il peut.

Paul Valéry.

Lust. La demoiselle de cristal.

Acte I, sc. 1.

CHAPITRE PREMIER

L'ITALIE AU TEMPS DE SAINTE CATHERINE

Le 5 juin 1305, après un an environ de discussions et d'intrigues, les cardinaux, demeurés à Pérouse après la mort, en cette ville, du pape Benoît XI, lui donnaient pour successeur Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Le nouveau pontife, qui prit le nom de Clément V, ne devait jamais visiter son épouse l'Église de Rome. Avec lui le Saint-Siège allait se fixer pour soixante-dix ans à Avignon, en Provence, et non dans le royaume de France, comme on le dit à tort. La captivité de Babylone, pour employer une expression aussi fautive qu'injuste, commençait.

On en a beaucoup voulu aux pontifes français qui se succédèrent sur le trône de saint Pierre de 1305 à 1378 de ce séjour sur les bords du Rhône. Les chroniqueurs italiens ont rivalisé pour les accuser de défauts et de vices. Le grand humaniste Pétrarque, que rien n'obligeait à séjourner en Provence et à s'enrichir de leurs largesses, a joint à ce concert sa voix éloquente, et contribué à propager la légende des pontifes avignonnais oublieux de leurs devoirs. Légende qui circule encore, quoique ruinée par les travaux des historiens que le grand public s'abstient soigneusement de lire. On sait maintenant que ces papes n'ont été ni meilleurs ni pires que leurs successeurs ou prédécesseurs romains; qu'ils ont essayé de faire leur devoir avec conscience, et cela dans des circonstances singulièrement difficiles. Quant au séjour en Avignon, le principal grief articulé contre eux, on oublie volontiers que la turbulence romaine en était la justification, sinon la cause. Et l'on omet de se rappeler les circonstances strictement politiques qui avaient fait de Rome la capitale du monde chrétien. La vraie ville sainte du christianisme est en effet Jérusalem et, puisque la conquête musulmane interdisait à la barque de saint Pierre les flots tranquilles de la mer de Galilée, elle pouvait tout aussi bien voguer sur le Rhône que sur le Tibre.

Mais il est vrai que le séjour du Saint-Siège hors de l'Italie n'était pas sans inconvénients pour ce pays, et que l'absence du pape ajoutait encore le désordre de Rome à celui qui régnait

dans la péninsule. Il ne saurait être question de décrire ici, même sommairement, les événements qui se déroulent en Italie aux XIII^e et XIV^e siècles, événements dont le caractère strictement local est la seule constante. Pas de guerres générales, mais des guerres de ville à ville; pas de soulèvements généraux d'une classe contre une autre, seulement des soulèvements locaux; des émeutes, pas de révolution. Comment en pourrait-il être autrement en un temps où l'Italie n'existe pas comme nation, où il n'existe pas, dans la péninsule, de puissance capable d'imposer à tous son autorité?

Sans doute, dans le Sud, existe un royaume, celui de Naples, solidement constitué, englobant dans ses frontières toute la partie méridionale de la péninsule jusques au Garigliano, mais ce royaume est isolé du reste de l'Italie par les États de l'Église romaine, dont le roi de Naples est vassal et sur lesquels il ne peut faire de conquêtes durables. Tous les efforts des souverains napolitains pour essayer d'étendre leur autorité au reste de l'Italie seront voués à l'échec par suite de l'éloignement, de l'isolement de leurs bases de départ. Ajoutez à cela que la dynastie qui règne à Naples est une dynastie étrangère, celle des descendants de Charles d'Anjou, frère de saint Louis; que cette dynastie demeure étrangère par ses alliances matrimoniales; que, dans les limites de son royaume, créé par la conquête, elle est combattue, en Sicile, par les héritiers légitimes du royaume de Naples, représentés par la maison d'Aragon, et que, enfin, la féodalité napolitaine, en perpétuelle lutte, ne représente pas, pour la monarchie de ce royaume, la force nécessaire à la poursuite victorieuse de quelque grand dessein. A l'époque qui nous retient, le trône de Naples est occupé par une jolie femme, Jeanne I^{ère}, fille de Robert le Sage, qui semble bien avoir mérité les reproches de ses contemporains la qualifiant de « grande courtisane assise sur les rois ».

En dehors du royaume de Naples, le reste de l'Italie est composé d'une multitude infinie de petits États, souvent réduits aux dimensions d'une ville et de sa banlieue, de son *contado* comme l'on dit, qui, dans un passé tout proche encore, ont connu un seul système de gouvernement : la commune. Il existe bien, il est vrai, un autre État, constitué par le domaine temporel du Saint-Siège, comprenant, outre la campagne romaine jusqu'au Garigliano, le patrimoine de Saint-Pierre, l'Ombrie, la Marche d'Ancône et les Romagnes; mais c'est là plus une réunion de territoires qu'un État. L'autorité du pape y est mal respectée, les revenus qu'il en tire sont minimes. Communes ou seigneuries y sont aussi puissantes et aussi indépendantes qu'ailleurs, sinon plus.

Il faut d'ailleurs, quand on parle des communes italiennes,

se débarrasser des idées évoquées, pour des Français, par ce mot de commune. Sans doute, à l'origine, il s'est agi de la même chose en France et en Italie : d'une association des habitants d'une ville, achetant de leur seigneur ou obtenant par la force la reconnaissance écrite de leurs droits comme de leurs obligations. Mais il s'est passé, dans la péninsule, du *xr^e* au *xiii^e* siècle, des événements qui ont singulièrement aidé à la transformation de ces associations primitives. L'Italie fait en effet partie de l'Empire et, au *xiv^e* siècle, les empereurs germaniques en revendiquent encore la souveraineté. Mais on sait le conflit qui a opposé durant des siècles Empire et Saint-Siège, lui aussi puissance territoriale italienne, conflit encore latent à l'époque qui nous occupe. Papes et empereurs continuent à se surveiller jalousement. Si le grand rêve de l'Alighieri réunissant toute l'Italie sous la domination impériale s'est misérablement effondré à Buonconvento, en 1313, par la mort d'Henry VII de Luxembourg, la mauvaise volonté du pape Clément V n'a pas été étrangère à cet effondrement. Lorsque, en 1328, Louis de Bavière descend en Italie, c'est en adversaire du pape Jean XXII, qui prêche contre lui une véritable croisade. Quand, en 1355, Charles IV vient, à son tour, recevoir à Rome, des mains du légat pontifical, la couronne impériale, Clément VI, d'Avignon, exige son départ le soir même du couronnement.

En lutte constante et plus ou moins sourde, pape et empereur ont entraîné à leur suite seigneuries et communes italiennes. Nul n'a pu rester neutre. Il a fallu choisir, être, comme l'on disait, Guelfe ou Gibelin, pour le pape ou pour l'empereur. Ces luttes, auxquelles le tempérament méridional de ceux qui s'y livrent donne souvent un caractère atroce, ont entraîné la division de toute la péninsule, ont été un obstacle insurmontable à son unification; mais elles ont permis aux innombrables petits groupements existant en Italie de maintenir, d'accentuer même leur indépendance, par l'offre de leur appui aux adversaires, moyennant la reconnaissance de leurs libertés anciennes ou l'octroi de nouvelles libertés. A l'époque où naissent et grandissent rapidement des nations française ou anglaise, il n'y a pas de nation italienne, pas d'unité italienne, mais il y a des communes italiennes, véritables cités indépendantes, et non de bonnes villes royales ou impériales.

Le facteur économique a travaillé dans le même sens. Admirablement placées par la nature sur la grande voie d'échange entre l'Orient et l'Occident, les villes italiennes ont été, dès le *xii^e* siècle, dès la renaissance économique de l'Europe occidentale, les grandes bénéficiaires de cette renaissance. La grandeur de Gênes, de Pise, de Venise vient de là. Leur exemple a été suivi

et, des plaines lombardes jusqu'à la campagne romaine, les villes italiennes ont travaillé avec succès à s'enrichir. Le XIII^e siècle a vu l'apogée de cette richesse. Au commerce proprement dit s'est ajoutée la grande banque. Ce sont les villes italiennes qui ont inventé le grand capitalisme.

Cette richesse a contribué à assurer leur indépendance. Que pouvait, sans elles, un empereur trop souvent besogneux, un souverain pontife dont les revenus avaient à être récoltés aux quatre coins de l'Europe? Seuls les grands banquiers italiens pouvaient avancer les sommes nécessaires aux chevauchées impériales en Italie; seuls ils avaient su organiser les opérations de crédit capables d'amener jusqu'au trésor pontifical les revenus dispersés de l'Église. Et le besoin que l'on avait d'eux assurait la liberté de leurs villes.

Assurées de cette liberté, fortes de leur industrie, de leur commerce, de leurs grandes banques, les communes italiennes, en un temps où s'appesantissait sur l'Europe le joug monarchique, ont pu connaître une indépendance et une puissance sans exemple alors dans les groupements roturiers.

Mais la liberté n'est possible que dans l'accord parfait de tous ceux qui la possèdent. Il lui faut, pour donner de bons fruits, s'accompagner de la paix. Or, en Italie, la paix est alors chose rare. Quand les villes ne participent pas aux luttes que se livrent les puissances désireuses de faire, à leur profit, l'unité de la péninsule, elles luttent entre elles, et ces luttes de ville à ville ne sont pas les moins violentes, inspirées qu'elles sont par ce sentiment, l'un des plus abominables qui puisse s'emparer du cœur de l'homme, la haine du voisin parce qu'il est le voisin. Quand les cités ne luttent pas entre elles, c'est à l'intérieur d'elles-mêmes que la guerre civile oppose les habitants, nobles contre bourgeois, pauvres contre riches, patrons contre artisans, laïcs contre clercs. Tout cela s'affronte pour des raisons dont certaines subsistent encore, tous voulant avoir ce qu'ils estiment leur juste part au gouvernement de la cité, c'est-à-dire la part la plus considérable, le plus souvent la totalité de ce gouvernement. Les nobles, parce que le noble est fait pour commander; les bourgeois, parce qu'ils sont la richesse de la ville; le peuple, parce qu'il produit cette richesse par son travail. Or tous ces compétiteurs représentent des forces militaires avec lesquelles il faut compter. La noblesse possède, outre ses châteaux, dont les ruines pittoresques forment un des traits caractéristiques du paysage italien, ses palais-forteresse, dominés par de hautes tours, installés au cœur même des villes, dont Gabriele d'Annunzio a si magnifiquement fait revivre l'atmosphère dans sa *Francesca da Rimini*. Les grands marchands se rapprochent fort du type nobiliaire. En un temps où le com-

merce est plein de risques, tout marchand se transforme aisément en soldat. Ils forment d'ailleurs la cavalerie des milices communales, dont les petits patrons forment l'infanterie. Une commune italienne, toujours prête à se défendre ou à attaquer, est une ville divisée par les factions, où toutes ces factions sont armées, à pied d'œuvre pour la bataille.

Que l'on ne s'étonne pas alors si la bataille fait rage et si les chroniques sont une suite ininterrompue d'épisodes de violence. C'est le temps où, dans Vérone, le cri de *pace! pace!* signifiant le désir de voir se réconcilier tous les citoyens, est puni de mort, par l'épée pour les nobles, la corde pour les gens du commun, le feu pour les femmes.

Cette atmosphère belliqueuse est dangereuse pour la liberté. Pour faire la guerre il faut des chefs, auxquels on obéit en renonçant, au moins momentanément, à sa liberté. C'est là une habitude qui se prend vite et qui peut mener loin. Le chef, conscient de sa force, du besoin qu'ont de lui les habitants, est tenté de chercher à rendre sa position stable, à se créer un parti, à devenir le maître permanent de la cité, d'abord le tyran, bientôt le « prince » au sens où entendra ce mot l'illustre secrétaire de la République de Florence, Messer Niccolò Machiavelli.

C'est ce qui devait se produire dans les communes italiennes et déjà, au temps qui nous occupe, on voyait s'esquisser cette évolution, apparaître les premiers tyrans.

Milan, à la fin du XIII^e siècle, était une ville considérable à laquelle les chroniqueurs, dont il convient de se méfier, prêtent une population de 200.000 habitants; si riche que l'on disait : les chiens de Milan mangent en une journée plus de pain que les habitants de Lodi. Cette commune libre avait jadis victorieusement lutté contre les plus puissants des empereurs : Barberousse et Frédéric II. Elle connaissait naturellement les discordes civiles. A certains moments on y vit deux chefs de guerre, deux podestats, l'un pour les nobles, l'autre pour le peuple. La lutte contre les nobles était menée par une association de petites gens, la *credenzia di Sant'Ambrogio*, mais certains nobles faisaient une politique démagogique. En 1257, l'un d'eux, Martino della Torre, se fit donner par le peuple, sans limite de temps, le titre d'Ancien ou Seigneur. Sa famille, les Torriani, se maintint à Milan jusqu'en 1277, suivant la politique habile qui consistait à éliminer les partis extrêmes et à s'appuyer sur les bourgeois et les nobles les moins récalcitrants. Un mouvement analogue se produisit dans les autres cités lombardes. Elles aussi eurent recours aux Torriani, élisant à titre personnel des membres de cette famille comme capitaines ou seigneurs. C'est ainsi que Filippo della Torre, fils de Martino, devint le maître, outre Milan,

de Lodi, Côme, Bergame, Verceil et Novare. L'état milanais commençait à se dessiner. Mais, en 1277, l'archevêque de Milan, Odo Visconti, chassé de sa ville par Napoleone della Torre, successeur de Filippo, s'empara de son rival dans une embuscade, l'enferma dans une cage de fer et rentra dans la ville, aux acclamations du peuple entier. Avec cet ecclésiastique, reconnu comme seigneur temporel de Milan, la famille des Visconti s'installe pour deux siècles. Il y a d'ailleurs des réactions et, de 1302 à 1311, les Torriani reprennent l'avantage. Mais l'autorité des Visconti se rétablit, alla s'affermissant. Par une politique sans scrupule, tantôt patiente et parfois brutale, ils agrandirent peu à peu les limites de leur État, maintenant les Milanais dans l'obéissance avec une rigueur impitoyable.

Au temps qui nous occupe, le maître de Milan, Bernabò Visconti, dont le nom reviendra au cours de cette histoire, est un politique subtil, un homme violent et cruel, qui empoisonna vraisemblablement son frère Matteo et que l'on vit contraindre un légat pontifical à avaler la bulle dont il était porteur, parchemin, cordes et sceau de plomb. Grand chasseur, il protège son gibier par des lois cruelles appliquées avec férocité. Ses cinq mille chiens de chasse et leurs valets sont cantonnés chez les habitants et dans les couvents. Malheur à celui qui les touche ou se plaint ! Deux frères mineurs lui ayant fait des observations, il les fit brûler vifs. Il est bien le frère de Galeazzo Visconti, installé à Pavie depuis 1359, qui fait de la peine de mort un supplice effroyable d'une durée de quarante jours. Et Madonna Reina, la femme de Bernabò, que nous verrons demander des prières à sainte Catherine, est la digne compagne de son époux.

Si le Visconti, installé à Milan et progressant dans la plaine lombarde, est le plus accompli de ces tyrans, il n'est pas le seul. Presque partout, dans le nord de la péninsule, sur la côte adriatique, en Ombrie, dans la campagne romaine, les tyrans du même genre se multiplient. Beaucoup, d'ailleurs, n'arrivent pas à se maintenir. Une émeute les amène au pouvoir, une autre les renverse; presque toujours pour les remplacer par un autre tyran, en attendant que, s'il n'a pas été supprimé, le tyran chassé de sa ville réussisse à s'y introduire de nouveau.

Ces tyrans et ces villes sont naturellement en lutte les uns contre les autres, et c'est une suite ininterrompue de guerres locales, à lasser la patience de l'historien le plus endurci, guerres qui font paraître et grandir un des maux les plus effroyables de cette époque : les compagnies d'aventure.

Un tyran pouvait en effet, une fois arrivé au pouvoir, trouver dangereux de laisser des armes au peuple plus ou moins réduit en servitude, quelle que fût la séduction dont il avait pu revêtir

Bibliothèque des Idées

- RAYMOND ARON**
Introduction à la philosophie de l'histoire
- CHARLES ANDLER**
Nietzsche, sa vie et sa pensée (6 vol.)
- PAUL BÉNICHOU**
Morales du Grand Siècle
- MICHEL CARROUGES**
La mystique du surhomme
- GEORGES FRIEDMANN**
Leibnitz et Spinoza
- BERNARD GRÉTHUYSEN**
Origines de l'esprit bourgeois en France
I. — *L'Église et la bourgeoisie*
- ÉLIE HALÉVY**
L'ère des tyrannies
Histoire du socialisme européen
- MAXIME LEROY**
Histoire des idées sociales en France
I. — *De Montesquieu à Robespierre*
- GABRIEL MARCEL**
Journal métaphysique
- OCTAVE NADAL**
Le sentiment de l'amour dans l'œuvre
de Pierre Corneille
- FRÉDÉRIC PAULHAN**
Les puissances de l'abstraction
- MAURICE MERLEAU-PONTY**
Phénoménologie de la perception
- BRICE PARAIN**
Recherches sur la nature et les fonctions
du langage
- BERTRAND RUSSELL**
Histoire des idées au XIX^e siècle
(*Liberté et organisation*)
- JEAN-PAUL SARTRE**
L'imaginaire
L'être et le néant
- BORIS DE SCHLÆZER**
Introduction à Jean-Sébastien Bach
(*Essai d'esthétique musicale*)
- OSWALD SPENGLER**
Le déclin de l'Occident (2 volumes)